

Introduction

DE L'OPPORTUNITÉ D'IGNORER

Sergio DALLA BERNARDINA

« Or quand j'étais gamin, j'avais la passion des cartes. Je restais des heures à considérer l'Amérique du Sud, ou l'Afrique ou l'Australie – perdu dans toutes les gloires de l'exploration. À cette époque, il y avait pas mal d'espaces blancs sur la terre et quand j'en apercevais un sur la carte qui avait l'air particulièrement attrayant (mais ils ont tous cet air-là!), je posais les doigts dessus et disais: "Quand je serai grand, j'irai là". »

(Joseph Conrad, « Cœur des ténèbres »,
in Conrad, *Nouvelles complètes*,
Paris, Gallimard coll. Quarto), 2003 p. 251.)

Aujourd'hui, on le sait, les espaces blancs font défaut. Les agences touristiques continuent à nous proposer des voyages « exclusifs » dans des terres « non contaminées » en prolongeant la fiction dénoncée par Claude Lévi-Strauss, il y a déjà une soixantaine d'années, dans les pages de *Tristes tropiques*¹. Quelques-uns y croient encore. La majorité, en revanche, sait que ces terres paradisiaques sont tout aussi « authentiques » que l'odalisque rencontrée par Tartarin dans l'arrière-pays algérien (il s'agissait en fait d'une « mercenaire » marseillaise qui s'était transférée dans la région pour des raisons professionnelles). On sait que l'offre est illusoire, mais on préfère ne pas y penser. Ce refus, disons-le tout de suite, traverse l'ensemble, ou presque, des exemples présentés dans les pages suivantes et en constitue, en quelque sorte, le dénominateur commun. Il s'agit d'un refus qui, projeté dans l'histoire de l'Occident, peut sembler paradoxal². Nous

1. « Dans le silence de la nature vierge oubliez tous les soucis matériels », peut-on lire, par exemple, dans une récente publicité finlandaise, *Le Monde Magazine* du 26 octobre 2012, p. 29.

2. Histoire de l'Occident telle qu'elle est synthétisée, par exemple, par Marcel Gauchet dans *Le désenchantement du monde* ou par Norbert Elias dans *La civilisation des mœurs*.



ILL. 1. – Brest, Champ de tir, paysage (cliché Sergio Dalla Bernardina).

avons l'habitude de penser que l'élan cognitif qui anime la société moderne ne tolère pas les vides, les zones d'ombre, les interstices: « Là où était du ça, doit advenir du moi » écrivait Freud. À l'instar de Freud, les géographes, les naturalistes, les anthropologues, qui à l'époque de Conrad traversaient les océans pour combler les « espaces blancs », étaient poussés par le désir de « mettre en lumière »: explorer, documenter, cataloguer, identifier les lieux et préciser la nature de leurs habitants éventuels. La formule « *terra incognita* », de ce point de vue évoquait l'idée d'une région inexplorée, c'est vrai, mais destinée à devenir « *cognita* » comme toutes les autres.

« Terres incertaines », Sergio Dalla Bernardina (dir.)
ISBN 978-2-7535-3296-0 Presses universitaires de Rennes, 2014, www.pur-editions.fr

L'« opacité » de certaines portions de monde, cependant, peut être vue, entretenue. Nous le savions depuis longtemps. Don Quichotte, enfermé dans les schémas mentaux du roman chevaleresque, refuse la réalité prosaïque des moulins à vent (« – Quels géants? demanda Sancho Panza. – Ceux que tu vois là, lui répondit son maître, avec leurs grands bras, car il y en a qui les ont de presque deux lieues de long. – Prenez donc garde, répliqua Sancho; ce que nous voyons là-bas ne sont pas des géants, mais des moulins à vent, et ce qui paraît leurs bras, ce sont leurs ailes, qui, tournées par le vent, font tourner à leur tour la meule du moulin³. ») On ne compte pas les exemples historiques ou littéraires qui illustrent cette tendance à ignorer les

³. DE CERVANTES M. *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, traduction de VIARDOT L., Paris, Flammarion [1605], 1969 (GF, 1982, p.92).

évidences et, plus particulièrement, les informations qui risquent de faire vaciller un projet ou une conception du monde (comme l'idée, à l'époque de l'anthropologue Lewis Morgan, que les grandes plaines du Far West n'appartenaient à personne⁴, ou la conviction, tout aussi opportuniste, que les territoires coloniaux n'attendaient que l'arrivée des colons pour être « mis en valeur »). Aujourd'hui, grâce aux avancées des sciences humaines, ces dynamiques sont devenues plus explicites: le caractère inconnu des *Terrae Incognitae* se révèle de plus en plus comme une construction sociale, comme un lieu rhétorique qui conserve sa propre autonomie (une autonomie instrumentale) par rapport au référentiel, c'est-à-dire, par rapport au bois, à la lande, au marécage réels. Le caractère anonyme de certains espaces est « proverbial », il « va de soi », il est décrété a priori, conservé, programmé. Dans ce sens, il n'est pas à considérer comme un état, comme une condition correspondant à des caractéristiques physiques et démographiques précises, mais comme un processus et comme la conséquence implicite d'une certaine manière de concevoir le territoire. L'historien Geoffroy Lloyd a montré l'importance, dans le monde grec, de ce qu'il définit comme le « principe de polarité »: l'attraction pour les pôles – attraction de type classificatoire – nous pousse à diviser la réalité en deux champs juxtaposés et à cataloguer les êtres et les choses, sur la base de couples antinomiques du genre nature/culture, sacré/profane, etc.⁵. Pendant longtemps l'Occident a organisé ses représentations officielles de l'espace autour de l'opposition domestique/sauvage⁶. L'emploi de ce binôme, qui fournit le support à d'autres couples oppositifs (proche/lointain, connu/inconnu, ordre/désordre, barbare/civilisé, mais aussi, dans un autre registre réel/virtuel, conscient/inconscient...), dépasse le simple cadre cognitif. Son efficacité est également d'ordre pragmatique. Définir certaines zones comme « abandonnées », « mystérieuses », « inhospitalières », « sauvages », « désertiques » etc., revient à les soustraire à l'univers quotidien pour les situer dans un espace alternatif géré par des règles différentes. En instituant d'office et *manu militari* un champ d'expérience opposé à la réalité ordinaire et soumis à un autre régime (celui de l'anomie, du retour aux origines, de l'authenticité, du primat du sentiment sur la raison...), on ouvre le chemin à l'imagination, à l'activité projective. En désignant ces espaces comme « autres », on les soustrait aux déterminismes de l'histoire et de la nature et on les rend disponibles pour toutes sortes de « bricolage ». Nous savons pertinemment que la nature sauvage est une illusion et que notre civilisation, pour paraphraser François Poplin,

4. L'objectif politique poursuivi par Morgan était justement de montrer que la Ligue des Iroquois, constituée par 5 « nations » indiennes, avait bel et bien des droits sur des territoires.

5. *Polarity and analogy. Two types of argumentation in early Greek thought*, Bristol Classical Press, 1966.

6. Une opposition tempérée par l'existence d'une zone intermédiaire, celle des espaces non cultivés, le *saltus* sépare l'*ager* de la *silva*.

cultive aussi bien le sauvage que le domestique⁷. Cela ne nous empêche pas, en jouant justement sur le principe de polarité, de simuler l'existence de deux mondes opposés et de conserver une marge d'opacité, de mystère, même là où il n'y a plus rien à découvrir. Prenons le chasseur contemporain : peu importe, au bout du compte, que le faisan soit d'élevage et que le théâtre de la performance soit une réserve privée. Son témoignage – qui obéit au tropisme domestique/sauvage – parlera de la conquête d'un « noble animal », « instinctif et récalcitrant », qui a été « conquis » dans un cadre naturel en respectant les règles du jeu. Il en va de même pour les sports de plein air : peu importe que les pâturages alpins aient un propriétaire qui cherche à les entretenir et à les protéger des incursions des citadins (y compris de celles des écologistes). Pour l'amateur de mountain bike ou autre « tout terrain », il s'agira quoi qu'il en soit d'un « espace primordial », d'une « terre d'aventure et de liberté ». Il suffit de peu, finalement, pour que les surfaces extra-urbaines non clôturées se présentent aux yeux de l'excursionniste, de l'« éco-touriste », de l'amateur de sports extrêmes, de l'adepte des cours de survie, du cueilleur de champignons et de myrtilles, comme des no man's land. Le caractère inconnu des *terrae incognitæ*, dans ce sens, se révèle utile. Il convient au touriste, qui se projette dans une wilderness imaginaire, il arrange le spéculateur immobilier, l'enfouisseur de produits chimiques et de matériaux de guerre, l'accapareur d'espaces publics.

Mais les villes aussi, si on y pense, ont leurs *terrae incognitæ*. Le Bois de Boulogne, à Paris, en est l'exemple éloquent. Tout le monde sait que ce parc public de 846 hectares, voulu par Napoléon III pour des raisons hygiéniques et paysagères, est on ne peut plus urbain : un « bosquet » savamment entretenu par des botanistes et des jardiniers, immergé dans le smog et entouré par la métropole. Mais le contenu mythique associé à ce bosquet prédomine sur son contenu historique. C'est ainsi que dans l'espace de quelques kilomètres carrés, comme dans un inventaire, nous pouvons visualiser, l'un après l'autre, les principaux fantasmes qui peuplent l'imaginaire contemporain en matière de rapport à l'environnement.

En parcourant les sentiers qui découpent les espaces verts, habités chacun par une catégorie d'exploitants, on peut rencontrer des classes d'école qui participent à des cours de sciences de la vie et de la terre ; des amateurs de salades « alternatives » ramassant des bardanes et des pissenlits écologiquement irréprochables parce que « non traités » ; des arracheurs de plants fraîchement installés par les jardiniers communaux (« la nature est à tout le monde ») ; des marcheurs en treillis équipés comme des légionnaires. On aperçoit des amoureux qui s'accouplent au grand jour *more ferarum*, en

POPLIN F., « Que l'homme cultive aussi bien le sauvage que le domestique », in *Exploitation des animaux sauvages à travers le temps, XIII^e Rencontres d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, IV^e colloque international de l'Homme et l'animal*, Société de recherche interdisciplinaire, 1993, p. 15-16.

gémissant le plus naturellement du monde comme dans la chambre insonorisée d'un motel; des banquiers en complet veston, tirés à quatre épingles, qui semblent sortir d'un conseil d'administration. Sans quitter le chemin, on croise des prostitués et prostituées qui attendent verticalement leurs clients, appuyés à un chêne (*Quercus robur*, nous renseigne le panneau) ou à un saule pleureur (*Salix babylonica*), avant d'adopter la position horizontale protégés par les branches d'un cytise ou d'un cornouiller. Dans les parages on peut aussi rencontrer des religieuses en habit noir qui parcourent les allées d'un air méditatif et des promeneurs qui regardent vers le ciel, au beau milieu d'une clairière, concentrés dans la satisfaction de leurs besoins physiologiques (*naturalia non sunt turpia*). Si ces usages multiples d'un espace municipal sont possibles, c'est que le régime boisé et le régime urbain sont pensés comme différents: « Dans la forêt, je suis en mon entier », écrit René Ménéard, cité par Gaston Bachelard, « Tout est possible dans mon cœur comme dans les caches des ravines. Une distance touffue me sépare des morales et des villes⁸ ».

Le maintien de certains secteurs de notre œcoumène dans un état d'indétermination va bien au-delà de l'espace géographique. Cette même logique, nous le verrons, est à l'œuvre dans le champ de la langue par exemple, ou dans celui du rituel. Les sciences humaines nous offrent plusieurs concepts permettant d'illustrer, directement ou par analogie, le fonctionnement de ce



ILL. 2. – Brest, Champ de tir, ruines (cliché Sergio Dalla Bernardina).

8. MÉNARD R., *Le livre des arbres*, Arts et Métiers graphiques, Paris, 1956, p.6 et 7, in BACHELARD G., *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2010 (1957), p.171.

dispositif. Des termes comme « dénégation » ou « refoulement », employés métaphoriquement, peuvent nous aider à rendre compte de l'aspect inconscient de ce processus de négation collective de l'historicité des lieux et des paysages. Mais sans avoir recours au langage psychanalytique, il nous suffit d'évoquer le fonctionnement de la mémoire sociale, dont la tâche, comme le rappelait Maurice Halbwachs, n'est pas seulement de fixer quelques aspects du vécu collectif mais aussi d'en oublier d'autres. La mémoire sociale, on le sait, procède par sélection, occultation, élimination⁹.

Déserts

Cette « mise en ambiguïté » peut aussi être consciente et répondre à un plan délibéré. Quoi qu'il en soit, pour bien fonctionner, elle doit pouvoir compter sur des propriétés objectives, comme l'état d'abandon d'un territoire, les difficultés pour y accéder, l'existence d'un vide juridique ou autres formes d'anomie propices à l'instauration d'un régime alternatif. Ces propriétés objectives peuvent être le résultat non pas d'un oubli (dans le sens où les terres seraient restées « inconnues »), mais d'une « régression » (dans le sens où elles le seraient devenues), d'un rejet intentionnel (on a émigré ailleurs, on a quitté un lieu triste et inhospitalier et on n'a plus envie d'en entendre parler), ou encore d'une réadaptation symbolique. En tout cas, comme le montre Pierre Cornu dans l'article qui inaugure cette recherche collective, on ne peut pas penser les espaces que la rhétorique contemporaine qualifie de « désertiques » hors du cadre dialectique qui détermine leur sens. Le caractère prétendument « sauvage » des hautes terres du Massif central, écrit-il, n'est « pas un donné, pas non plus une pure perception : il est de fait un construit, le résultat d'un travail social en creux ». En partant de cet exemple précis, et pour retracer un processus d'une portée bien plus générale, l'historien décrit les étapes de l'« érémitisation », qui a entraîné la transformation du « vide » matériel et démographique laissé par la déprise en « plein » symbolique et spirituel. Dans les hautes Cévennes, le caractère « ruiniforme » du paysage saute aux yeux. Mais son sens « désertique » ne s'explique qu'à partir du moment où il est dit, représenté. À cette fiction collective participent les écrivains, qui exploitent la métaphore du désert pour « chanter » le dépeuplement et l'exode rural. Les médias y contribuent aussi, en montrant à tout le monde, par voie hertzienne, la vitalité et le « bonheur » des régions qui s'urbanisent. Et les habitants collaborent, en intériorisant le stigmate négatif qui pèse souvent sur les « rescapés », « comme s'ils portaient, en quelque sorte, la culpabilité symbolique du départ des autres ». Cette histoire ne finit pas nécessairement bien, mais elle se conclut, néanmoins, par un joli coup de théâtre. Comme par magné-

9. HALBWACHS M., *Les cadres sociaux de la mémoire* (vol. 5). De Gruyter Mouton, 1976.

tisme, en fait, le vide finit par attirer toute une série d'amateurs: intellectuels, ascètes, citadins néo-ruraux, touristes et pèlerins qui, séduits par les charmes de l'*eremos* (un *eremos* postmoderne, soigneusement entretenu), militent pour sa conservation et prônent même sa « patrimonialisation ». Le désert est mis en réserve (ou « sous vide », si l'on préfère). Il change donc de signe: d'espace handicapant qu'il était, il devient une valeur.

Jean-Luc Mayaud met également l'accent sur les causes historiques de ces mises en oubli qui peuvent frapper aussi bien des territoires que des groupes humains. Ces occultations, remarque-t-il, sont d'autant plus paradoxales que nous vivons à l'époque de *Google Earth*, gigantesque entreprise de « contrôle panoptique de la planète ». Mais c'est justement notre maîtrise géographique, historique et sociologique du réel qui a rendu possible, comme dans un acte manqué, la « négation collective et concertée » d'une présence pourtant bien réelle dans le paysage rural français. Leur regard braqué sur le processus de développement et de modernisation du pays, les scientifiques, les administrateurs, les syndicats, les responsables politiques ont en fait ignoré, dans leurs analyses, la grande famille des « hors cadre », ceux qui n'ont pas accepté la reconversion de « paysans » en « exploitants agricoles ». Inclassables, sociologiquement transparents, ces « vaincus » ont été effacés des statistiques comme les apparatchik tombés en disgrâce dans les photos officielles du régime soviétique. « Les Trente Glorieuses », écrit Mayaud, ne furent pas glorieuses pour tout le monde et la « révolution silencieuse » fut surtout silencieuse sur ceux qu'elle réduisait au silence. [...] La *terra incognita* se pose alors comme une *tabula rasa*, page devenue blanche par obsolescence finale des hiéroglyphes de la « tradition paysanne ». Liée aux triomphes du modèle productiviste, la logique contemporaine opposant « espaces du « progrès » » et espaces de « mise en réserve¹⁰ » trouve ses antécédents dans une mise en compétition de la paysannerie, qui date du XIX^e siècle. Le vide, encore une fois, n'est pas un point de départ mais un résultat.

Une fois le vide crée, on peut le remplir avec des personnages imaginaires, bons ou mauvais en fonction du contexte, toujours exemplaires, se prêtant docilement aux emplois rhétoriques les plus variés. Pour le *Guide bleu*, écrivait Roland Barthes, « les hommes n'existent que comme « types ». En Espagne, par exemple, le Basque est un marin aventureux, le Catalan un habile commerçant et le Cantabre un montagnard sentimental¹¹ ». Le Camarguais, pourrait-on ajouter, est un sauvageon rusé :

« Tel est l'habitant des Saintes Maries: rien n'est ni saint ni sacré pour lui, comme homme civilisé il n'a que les vices de l'état social, comme homme de la nature toute vertu lui est étrangère, c'est un être essentiellement immoral, qui souffre impatiemment toute domination et dont la liberté farouche ne

10. Voici un autre exemple de schématisation du réel basée sur un binôme oppositif.

11. BARTHES R., *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1957, p. 114.

rève que de pillages et ne respire que la rapine » (François Poulle, ingénieur des Ponts et Chaussées, 1927¹²).

L'article de Bernard Picon nous montre à quel point l'arsenal idéologique élaboré pour l'appropriation des territoires coloniaux a pu servir dans la conquête des dernières enclaves de la France métropolitaine qui avaient échappé à l'industrialisation du pays. Dans l'histoire récente des zones lacustres du delta du Rhône, nous retrouvons tous les éléments de la littérature exotique dénoncée, au début du xx^e siècle, par Victor Segalen¹³. La Camargue est présentée à la fois comme un marécage primordial, paysage auroral habité par des êtres mythiques (la Tarasque, par exemple, ce dragon à six pattes appelé aussi « la bête faramine »), comme le refuge d'une humanité aux mœurs païennes réfractaire à la christianisation, comme une somptueuse réserve de chasse ouverte aux plaisirs des élites citadines¹⁴. Nous y retrouvons aussi ses « Indiens », qui résistent au « néo-colonialisme écologique » des amateurs d'espaces « inviolés », en défendant leurs 400 cabanons bâtis de façon chaotique dans la plus complète illégalité. Cette « cloaque à ciel ouvert », cette « insulte à l'environnement » qui répond au nom de Beauduc, écrit Picon « apparaît alors comme une « *terra incognita* » de la conformité moderniste, comme seule pratique réunifiante entre nature et culture réellement observable dans le delta ».

Il apparaît évident, finalement, que ces espaces, « désertiques » pour l'opinion publique, sont en fait on ne peut plus familiers pour ceux qui y ont grandi. Daniela Perco insiste sur l'ambiguïté qui règne autour des bois qui s'étendent sur les pentes des Alpes Orientales. À première vue, on aurait envie de les considérer comme la trace immémoriale, inchangée, de la forêt primitive. Ils sont en fait des « jardins » diligemment entretenus par les habitants du lieu, qui les connaissent par cœur, et sont le fruit des choix économiques et des événements historiques qui ont dicté leur configuration. Tout aussi « sauvages » que des champs de colza, ces bois restent officiellement des lieux mystérieux, où l'imaginaire folklorique situe la demeure des *Anguane* et du *Matharol*, êtres fantastiques appartenant à la grande famille des hommes et des femmes sauvages. L'ambiguïté de ces figures mythiques, transgressives d'un côté, bénéfiques de l'autre, écrit Daniela Perco, symbolise l'ambivalence de la population alpine face à une nature débordante, qui encore aujourd'hui échappe volontiers au contrôle de l'homme et prolifère de façon anarchique (pour le plus grand bonheur des citadins et autres touristes du dimanche).

12. Cité par Bernard Picon, *infra*, p. 70.

13. SEGALEN V., *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Fontfroide, Éditions Fata Morgana, coll. « Bibliothèques artistiques et littéraires », 1978, 96 p.

14. Sur les liens entre chasse et colonialisme. Cf. entre autres, MICHAUD M., « L'œuf ou la pintade ? Réflexion sur le lien entre safari de chasse et imaginaire sauvage du bestiaire africain », in CROS M., BONDAZ J. & MICHAUD M. (Éd.), *L'animal cannibalisé : festins d'Afrique*. Archives contemporaines, Paris, 2012.

Nadia Breda nous montre la valeur stratégique, du point de vue agronomique, de la conservation de ces espaces incertains que sont les *palù*. Le charme et le problème des *palù* réside dans leur anonymat. Ces prairies humides, présentes dans quelques rares parties du nord-est de l'Italie, tirent leur nom d'une plante endémique, le *corex* (*palù* en dialecte), qui contribue largement à leur physionomie. Dans l'histoire rurale de la région, leur habitat particulier, marécageux en raison des sources résurgentes, a toujours occupé une place à part. Impropre à l'agriculture, il remplissait néanmoins un rôle significatif dans l'économie locale partiellement basée sur l'exploitation des ressources spontanées. Comme pour les bois décrits par Daniela Perco, les *palù* étaient donc très fréquentés par la population locale. Ils jouissaient néanmoins d'une mauvaise réputation et faisaient l'objet d'interdits, basés sur l'idée qu'il s'agit d'espaces « autres », antagoniques par rapport aux champs labourés. En tant que plante, les *palù* n'étaient donnés à manger qu'aux animaux qui ne se reproduisent pas. En tant qu'espaces, ils étaient assimilés à ces endroits visqueux, difficiles d'accès [...], qui rendent impuissant celui qui cherche à les pénétrer. Le problème des *palù*, comme on vient de le dire, est leur apparente banalité : « Ce sont des ouvrages de nature, pas de pierre, des ouvrages ruraux, pas urbains [...] des paysages plats, simples et pas imposants. » C'est ainsi que dans l'économie triomphante de la Vénétie du Nord Est, et malgré l'enthousiasme de leurs défenseurs, ils restent difficiles à protéger.

Rita Vianello attire aussi l'attention sur l'importance, à la fois écologique et économique, de ces territoires que les communautés résidentes ont su mettre en valeur à partir, justement, de leur « incertitude ». Dans la lagune de Venise, « espace hybride et instable, à la frontière entre la mer et la terre, dominé par l'alternance des marées et où se mêlent l'eau douce et l'eau salée », nous retrouvons toute une série d'éléments confirmant l'existence, dans les sociétés traditionnelles, d'une manière cohérente, structurée, de gérer le rapport aux espaces « hors statut ». Comme c'est le cas pour les forêts/jardins des Alpes Orientales, nous apprenons ici que « ceux qui sont nés et ont grandi aux abords de la lagune ont la faculté de se la représenter mentalement de façon aussi précise et détaillée que s'ils se trouvaient face à une carte marine ». « La lagune est pour eux comme une campagne où l'on ne peut pas se perdre et dont on connaît chaque cavité. » C'est dans le vocabulaire agricole, d'ailleurs, où l'on parle de « fruits », de « rangées » et de « pépinières », que les Vénitiens trouvent les termes pour donner un ordre à cet univers confus qui reste, en dépit de sa fréquentation intensive, un horizon mal déterminé : « Sur le territoire lagunaire, la propriété privée n'existe pas. Suivant la tradition, c'est à celui qui y jette ses filets ou ses pièges en premier qu'il revient d'exploiter une zone de pêche. » Et on tire donc au sort. Avec l'apparition de la palourde des Philippines, prolifique et commercialement très prisée, cette terre inconnue – où le vide juridi-

que quelque part reste entretenu et où les lois, quand elles existent, sont volontiers bafouées – est devenue une sorte d'Eldorado, théâtre de luttes acharnées pour l'accaparement des ressources halieutiques.

Typhaine Cann reconstitue les étapes, en mer d'Iroise, de la révolution culturelle qui a entraîné la « mise en patrimoine » des profondeurs marines. Il s'agit en fait d'une réhabilitation. Contrairement au discours ambiant, qui présente l'amour pour la mer comme une valeur ancestrale typique de l'« ethos » breton, Typhaine Cann constate la quasi absence, dans la presse du XIX^e siècle, de références témoignant d'un véritable intérêt pour la surface et, *a fortiori*, pour les abysses de la mer. À cette époque, écrit-elle « l'on pense beaucoup moins à aller découvrir les merveilles des profondeurs qu'à essayer d'empêcher les vagues de venir s'emparer des richesses et des biens produits à terre ». Comment expliquer cette conversion ? Par l'évolution technologique, certes. Mais aussi par l'irruption, dans l'univers local, de personnages charismatiques (élites touristiques, militaires étrangers, sportifs de haut niveau et, plus tard, archéologues sous-marins) montrant leur intérêt pour ces territoires somme toute négligés, sauf pour des fins pratiques, par les autochtones. C'est ainsi que les fonds marins ne renvoient plus seulement à un scénario cauchemardesque décrit par les folkloristes et les conteurs régionaux (tout en le restant en partie, bien évidemment) mais deviennent une dimension de rêve et un objet de désir¹⁵.

Même les villes, on vient de le rappeler, hébergent des *Terræ incognitæ*, conséquences de la vitesse avec laquelle le nouveau se superpose à l'ancien. Les périphéries s'ouvrent à l'expérience du voyageur comme autant de déserts, lieux énigmatiques et dangereux où prolifèrent les « non-lieux », comme les appelle Marc Augé, ces ganglions de la « surmodernité » (aéroports, grandes surfaces...) où tout parcours individuel se perd dans l'anonymat¹⁶. En centre-ville, comme dans les romans de Patrick Modiano, les noms des nouveaux propriétaires, les nouvelles gestions des bars et des commerces, les nouvelles enseignes, les nouveaux plans régulateurs, remplacent les précédents dans une sorte de dépaysement perpétuel. Les utilisations mêmes des territoires évoluent rapidement en contribuant à cet état d'incertitude.

Mais cette incertitude, encore une fois, peut être voulue, cultivée, comme dans les expériences urbaines de Marcovaldo et du docteur Palomar, ces personnages d'Italo Calvino dont Liliane Kuzinski analyse ici la poétique et la philosophie. Toute l'œuvre de Calvino, nous rappelle l'ethnologue, est empreinte d'un « souci constant de découvrir des espaces inconnus ». Cela

15. Sur les représentations négatives de la mer en Bretagne, cf. entre autres: SÉBILLOT P. (2002), *Croyances, mythes et légendes des pays de France : Le ciel ; La nuit et les esprits de l'air ; La terre ; Le monde souterrain ; La mer ; Les eaux douces ; La faune ; La flore ; La préhistoire ; Les monuments ; Le peuple et l'histoire*. F. Lacassin (Éd.), Omnibus. Et LE BRAZ A. (1900), *La légende de la mort en Basse-Bretagne*, Henri Gautier.

16. AUGÉ M., *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, 1992.

apparaît clairement dans les récits mettant en scène la forêt, du *Château des destins croisés* au *Baron perché* (utopie se déroulant parmi les branches, « Là-haut où la propriété n'existe pas »). Mais les *Terræ incognitæ* du paysage calvinien, poursuit-elle, « ne relèvent pas toutes du sauvage, de l'inconnu ou du préservé, mais aussi du secret, de l'inviolable, de la surprise, de la mise en question, du dévoilement, d'un renouvellement du regard » et concernent assez souvent l'espace de la ville. Ce qui rapproche deux héros aussi différents que Palomar et Marcovaldo est leur statut de rêveurs insatisfaits du quotidien et enclins à projeter sur la ville des fantaisies aptes à la métamorphoser et à la rendre habitable. Nous ne sommes pas très loin, ici, du « déni de réalité » illustré par Cervantes et Daudet. À l'instar de Don Quichotte ou de Tartarin, ces personnages romanesques développent des stratégies, actives ou passives, qui leur permettent de faire face à la réalité du cadre urbain :

« Cette tension vers la résistance se manifeste tout d'abord [...] par des traits de caractère ou des traits physiques, façonnés ou inconscients : ils sont souvent myopes, et toujours distraits – manière assez efficace de mettre la ville à distance, de la prendre à contre-pied, ou à contretemps ! »

Mais ce penchant pour la rêverie n'est pas dénué d'arrière-pensées pragmatiques. Pour Marcovaldo, par exemple, « Il ne s'agit pas tant d'échapper à la ville, que de profiter de ses "richesses cachées". » Bref, ces flâneurs urbains sont loin d'être des idiots. À l'instar de Bertoldo, le paysan rusé du folklore italien immortalisé par Giulio Cesare Croce¹⁷, ils « font les idiots » (de façon instinctive, peut-être) en tirant avantage de l'espace d'ambiguïté ouvert par leur étourderie.

Yves Le Berre nous convie à dématérialiser encore plus ces lieux indéterminés, qui bien que pourvus d'un support physique, restent avant tout des lieux mentaux, en nous montrant que les mêmes opérations peuvent trouver leur place dans la langue. Il souligne d'abord les affinités de la langue avec le territoire qui, d'un côté, appartient à tout le monde, de l'autre fait l'objet d'appropriations individuelles et collectives. Il note ensuite que même l'opposition « sauvage/domestique » trouve sa pertinence dans le champ linguistique, mais il en profite pour nous rappeler (et cela vaut aussi pour les réalités anthropologiques) que « les manifestations d'opposition entre sauvage et cultivé ne doivent pas être recherchées dans les langues elles-mêmes, dans leur géographie ou dans leur histoire, mais dans le champ de leur pratique sociale ». Une autre affinité, d'ordre plus pragmatique, concerne l'existence, même dans le champ de la langue, d'espaces incertains, qui échappent au contrôle du linguiste :

17. Sur la figure de Bertoldo, personnage d'un récit populaire repris par Giulio Cesare Croce, cf. CROCE G. C., *Bertoldo : con Bertoldino*, L. dalla Volpe, 1741.

« Saussure [...] laisse hors la loi linguistique de nombreux espaces qui, tout en appartenant à la langue et aussi bien à la parole, ne ressortissent pas exclusivement à l'une ou à l'autre. Que faire en effet des formes de la langue qui ne sont ni générales ni individuelles et résultent d'usages propres à des groupes particuliers au sein de l'ensemble des locuteurs? Notamment: les parlers paysans propres à un terroir limité, dont certains ignorent totalement le subjonctif, dont d'autres utilisent presque exclusivement le passé simple comme temps du passé absolu; les parlers propres à des groupes urbains marginaux qui, tout en relevant de la grammaire générale, manipulent celle-ci de telle sorte qu'ils ne sont pas compris des autres locuteurs de la langue (le verlan, par exemple). »

« C'est parmi ces formations flottant entre langue et parole que se trouvent les *terræ incognitæ* du langage. » Et c'est dans ces *terræ incognitæ*, comme dans celles douées d'un support physique, que les acteurs sociaux arrivent à se creuser une place, à revendiquer un statut, à faire la loi ou à s'imaginer un monde différent et moins contraignant.

Ailleurs

Le monde romain, nous rappelle Bertrand Lançon, aimait délimiter, quadriller, subdiviser, dénommer scrupuleusement les lieux et les peuples. Même la campagne était pensée à partir du modèle urbain et les espaces « incertains », comme en Grèce, correspondaient au « non domestiqué, autrement dit aux déserts humains: les déserts de sable, les forêts, les montagnes ».

« Pour les Romains, les lieux sauvages sont ceux que ne régit aucune grammaire, que n'organise aucune rhétorique civique, ou dont les habitants – dieux et hommes – ne sont pas clairement identifiés ».

Paradoxalement, cependant, même les habitants de l'Urbis ressentent de besoin de « cultiver », au cœur même de la ville, des espaces « autres » dont l'indétermination, sur le plan symbolique, est voulue. C'est le cas du *Mundus*, par exemple, gouffre clôturé et fermé par une porte de pierre que l'on ouvrait périodiquement, pendant les jours néfastes, pour mettre en relation le monde des *superi* et celui des *inferi*¹⁸. Le *Campus sceleratus* était un terrain « hors la loi » où l'on enterrait les vestales coupables de ne pas avoir respecté les consignes rituelles. Précurseurs de l'idée de transformer le paysage naturel en un espace scénique où on mime le retour à la

18. Ernesto De Martino interprète cette institution comme un expédient rituel censé théâtraliser et contourner les risques de perdre un horizon culturel et de sombrer dans le chaos. Ces dangers sont gérés et désamorçés dans un cadre cérémonial spécifique. Cf. DE MARTINO E., *La fine del Mondo. Contributo all'analisi delle apocalissi culturali*, Torino, Einaudi, 2002 (1977).

nature, les Romains iront jusqu'à reproduire artificiellement, en pleine ville, des terrains de chasse stylisés. Pendant les *Venationes*, l'arène était « parée d'un décor représentant rochers, rivières et cascades : bref, un fragment de nature sauvage, mis en scène dans un espace clos ». L'Église, continue Lançon, ira encore plus loin dans la délimitation de l'œcoumène et dans l'élimination de l'« incertitude païenne » qui caractérise les espaces réfractaires à la normalisation.

Cet article confirme l'ancienneté, dans la tradition occidentale, d'une activité projective, rituelle et plus largement symbolique, jouant sur le caractère incertain, délibérément entretenu, de certaines portions du réel. Il nous montre aussi que l'institution de ces « *terræ incertæ* », bien qu'éminemment urbaine dans le cas des Romains, trouve son support dans une conception de l'espace strictement liée aux valeurs de la civilisation rurale, fondée sur les oppositions « nature/culture¹⁹ » et « domestique/sauvage ». C'est au sein de ce système d'oppositions que le jeu des *Terræ Incognitæ*, ce va-et-vient entre le proche et le lointain, entre le connu et l'inconnu, entre le familier et l'étranger, trouve ses coordonnées. Mais peut-on généraliser ? La recherche conduite par Yassine Kervella-Mansaré parmi les Peuls nous montre que, dans le cas du nomadisme, l'indétermination est en quelque sorte la règle. Pour cette population qui pratique le pastoralisme transhumant dans la région du Sahel, le mode même de production correspond à une errance perpétuelle dans des espaces non-domestiqués, où les ressources végétales consommées par les troupeaux se développent spontanément.

« Pour le Peul, écrit Yassine Kervella-Mansaré, l'opposition ou tout au moins le couple nature *versus* culture ne se justifie pas. Pour lui, tout est nature, et la culture (le savoir) n'est jamais que le moyen humain de s'y intégrer. Le mot nature n'existe d'ailleurs pas dans la langue. Les forêts, les champs, la brousse, les montagnes, les rivières, les vastes étendues qui s'offrent au regard : tout cela a un nom ; mais la nature, au sens d'un ensemble enveloppant, n'en a pas. L'homme habite, comme il dit, la *suudu duuniya*, la maison de l'univers. S'il lui arrive de parler d'espaces sauvages, comme lieux où les dangers sont élevés, ce n'est pas en tant qu'ils seraient plus « naturels » que d'autres, mais en tant qu'il faut les connaissances complexes d'un initié (*silatigi*) pour les traverser. »

Ceci implique toute une série de conséquences, comme l'absence d'une conception « transformatrice », « interventionniste » du rapport à la nature. Même la façon de penser la « lisibilité » des espaces non domestiqués est éloignée de notre vision du monde. On aurait tendance à les imaginer comme des lieux « pauvres en signes » (d'où l'angoisse

19. *Cultura animi* : la métaphore du jardinage, de la domestication, comme on le sait, est à l'origine du concept latin de « culture ».

du voyageur, ne disposant pas de repères) alors que les signes abondent. Mais il faut savoir les interpréter, ce qui est tout à fait possible grâce aux savoirs acquis pendant l'initiation. « En matière de connaissances – conclut Yassine Kervella-Mansaré – le Peul initié à l'élevage se place au même niveau que les génies et les ancêtres. Il en sait autant qu'eux. Aussi loin que s'étendent ses mouvements, il n'y a donc pas de terre inconnue. » Cet article éclairant nous permet de saisir, par contraste, la relativité de notre conception du rapport à l'espace, des valeurs et des symboles que nous y projetons. Il confirme ainsi, en nous proposant un exemple alternatif, le caractère arbitraire et conventionnel de nos catégories.

Pour conclure, revenons rapidement sur l'expression *Terræ incognitæ*. Cette formule latine facilement traduisible, que nous avons laissée en l'état, dans les textes, pour garder son pouvoir évocateur (qui nous rappelle les Cynocéphales, les Géants Patagons et les Iles des Bienheureux), est souvent accompagnée de l'adjectif « dernières ». Mais les *Terræ incognitæ*, au final, ne sont jamais les dernières. Ceci, parce qu'elles ne sont pas des enclaves en attente d'être résorbées par la mondialisation. Elles ne sont pas ce qui reste d'une « naturalité » qui aurait échappé au processus de domestication : elles sont le fruit d'une mise en nature (d'une mise en oubli, d'une mise en ambiguïté), délibérée. Elles ne sont pas les survivances d'un « avant » « plus naturel » mais bien des constructions culturelles.

www.pur-editions.fr



ILL. 3. – Brest, Champ de tir et panneau (cliché Sergio Dalla Bernardina).

Bibliographie

- AUGÉ, M., *Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, 1992.
- BACHELARD, G., *La poétique de l'espace*, Paris, PUF 2010 (1957).
- BARTHES, R. *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1957.
- CERVANTES, M., *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, Traduction de VIARDOT L., Paris Flammarion, [1605] 1969 (GF, 1982, p. 92).
- CONRAD, J., « Cœur des ténèbres », in CONRAD, *Nouvelles complètes*, Paris, Gallimard coll. Quarto), 2003
- CROCE, G. C. *Bertoldo: con Bertoldino*. L. dalla Volpe, 1741.
- DE MARTINO, E. *La fine del Mondo. Contributo all'analisi delle apocalissi culturali*, Torino, Einaudi, 2002 (1977).
- ELIAS N., *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- GAUCHET M., *Le désenchantement du monde; une histoire politique de la religion*, Gallimard, 1985.
- HALBWACHS M., *Les cadres sociaux de la mémoire* (vol. 5), De Gruyter Mouton, 1976.
- LE BRAZ A. (1900), *La légende de la mort en Basse-Bretagne*. Henri Gautier, 1900.
- LLOYD G., *Polarity and analogy. Two types of argumentation in early Greek thought*, Bristol Classical Press, 1966.
- MÉNARD R., *Le livre des arbres*, Arts et Métiers graphiques, Paris, 1956.
- MICHAUD, M., « L'œuf ou la pintade? Réflexion sur le lien entre safari de chasse et imaginaire sauvage du bestiaire africain », in CROS M., BONDAZ J. & MICHAUD M. (Éd.). *L'animal cannibalisé: festins d'Afrique*. Archives contemporaines, Paris, 2012.
- POPLIN F., « Que l'homme cultive aussi bien le sauvage que le domestique », in *Exploitation des animaux sauvages à travers le temps, XIII^e Rencontres d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, IV^e colloque international de l'Homme et l'animal*, Société de recherche interdisciplinaire, 1993.
- SÉBILLOT P., *Croyances, mythes et légendes des pays de France: Le ciel; La nuit et les esprits de l'air; La terre; Le monde souterrain; La mer; Les eaux douces; La faune; La flore; La préhistoire; Les monuments; Le peuple et l'histoire*. F. Lacassin (Éd.), Omnibus, 2002.
- SEGALEN V., *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Fontfroide, Éditions Fata Morgana, coll. « Bibliothèques artistiques et littéraires », 1978, 96 p.